CARTOGRAPHIE MISSIONNAIRE ET SAVOIRS VERNACULAIRES AU LESOTHO, AU XIXe SIÈCLE

par Wendy N'guia Kahma

Université Paris 1-CEMAf
CEMAf-Paris 1
9, rue Malher
75181 Paris Cedex 04
wendykahma@gmail.com

À l'invitation du roi sotho Moshoeshoe, trois jeunes missionnaires protestants français choisissent le Lesotho pour terre de mission. Ils viennent convertir un peuple qui ne vit pas encore sous domination européenne et explorent cette région méconnue des Européens grâce au concours de populations locales. La cartographie missionnaire dépend ainsi de la transmission de savoirs géographiques vernaculaires. Il s'agit de réfléchir au rapport des missionnaires-cartographes au territoire, mais également aux relations que ceux-ci entretiennent avec les sociétés locales et leurs représentations socio-spatiales, et à la place que les savoirs vernaculaires occupent dans le discours cartographique missionnaire. Ce qui est en jeu, c'est la question de la rencontre et du statut de savoirs et de visions du monde différents qui vont s'interpénétrer.

At the invitation of the Sotho king Moshoeshoe, three young French Protestant missionaries chose to settle in Lesotho. Their first mission was to convert people who did not live yet under European domination. Moreover, they also explored this little-known region by the Europeans thanks to the help of local populations. The missionaries' mapping depended thus on the transmission of vernacular geographical knowledge. This paper will examine three main interrelated topics: the link between the missionary cartographers and the territory; their relations with the local societies and their socio-spatial representations; and the status of vernacular knowledge in missionary cartographic speech. This study considers the meeting of two types of Interpenetrating knowledge.

Introduction

Au début du XIXe siècle, les peuples de l'intérieur de l'Afrique australe subissent les conséquences de l'expansionnisme de la nation zulu. À la suite de guerres et de migrations, Moshoeshoe regroupe une partie des Sotho du sud au sein d'un royaume : le Lesotho. Harcelés par les Korana et Griqua, dès le début des années 1830, les peuples de l'intérieur cherchent à se procurer l'armement nécessaire pour résister aux attaques de ces peuples qui possèdent chevaux et armes à feu. Moshoeshoe, comme plusieurs autres chefs, tel Mzilikazi[1], comprend l'intérêt d'avoir des missionnaires européens en son pays.

L'Afrique australe est, à cette période, le domaine des missions[2]. Il se constitue, autour du révérend John Philip[3] de la *London missionary society,* un réseau de missionnaires qui s'installent toujours plus loin dans les terres pour fonder de nouvelles stations missionnaires. Ces missionnaires s'écrivent et se tiennent informés des œuvres apostoliques et des

1 Le missionnaire Pellissier nous en donne la preuve en racontant son séjour chez Mzilikazi : « La cause de l'opposition qu'il mettait à mon départ n'était point tant son désir de connaître la vérité, que la crainte qu'il a d'être vaincu par les Griquas, et l'espérance dont il se berçait que je pourrais lui être utile dans cette guerre. Son raisonnement était sans doute celui-ci : "Les blancs sont habiles dans l'art de faire la guerre avec les armes à feu. Si je puis parvenir à avoir deux ou trois d'entre eux auprès de moi, j'ai déjà une soixantaine de fusils que j'ai pris sur mes ennemis ; ils m'enseigneront à en faire usage, et ainsi je détruirai infailliblement tous ceux qui auront la témérité de m'attaquer." Ce qui me fait penser qu'il raisonnait ainsi en lui-même, c'est qu'il me retint une semaine de plus auprès de lui, afin que les hommes que j'avais avec moi nettoyassent ses fusils ». Pellissier 1833, p. 12-13.

2 Salvaing, 1994.

3 John Philip est un missionnaire écossais qui milite pour l'abolition de l'esclavage et œuvre à l'évangélisation des populations noires en Afrique du Sud. La ville de Philippolis, dans l'État libre, a été baptisée en son honneur.

explorations de leurs confrères. Leurs explorations ne restent d'ailleurs pas inconnues des peuples de l'intérieur, de même que les avantages de leur civilisation matérielle. En effet, l'intercompréhension des langues du groupe sotho-tswana[4] d'une part, et du groupe nguni[5] d'autre part, facilite la circulation de l'information entre les différents peuples. John Philip fait appel à la Société des missions évangéliques de Paris (SMEP) et à d'autres sociétés de missions européennes pour fournir des missionnaires pour l'intérieur de l'Afrique australe, afin de lutter contre l'esclavage et propager la foi chrétienne. Isaac Bisseux, Prosper Lemue et Samuel Rolland sont les trois premiers missionnaires de la SMEP à se rendre en Afrique australe, en 1829. Le roi Moshoeshoe, ayant appris la présence de missionnaires chez ses voisins, cherche à bénéficier à son tour des innovations et des techniques qu'ils apportent. Eugène Casalis, Thomas Arbousset et Constant Gosselin, trois jeunes missionnaires protestants français formés et envoyés par la SMEP, répondent à l'appel du roi Moshoeshoe en 1833.

La Société des missions évangéliques de Paris est en lien avec la Société de géographie de Paris[6]. Cette dernière fait d'ailleurs part de l'intérêt qu'elle porte à ces missionnaires destinés à s'installer dans une région encore mal connue des Européens. La SMEP, fait connaître les travaux des missionnaires en publiant leurs lettres et journaux, accompagnés parfois de cartes ou de croquis dans le *Journal des missions évangéliques*. Les cartes manuscrites reçues des missionnaires sont gravées puis imprimées. Des cartes faisant la synthèse des découvertes récentes des missionnaires sont aussi fréquemment publiées et mises à jour (fig. 2). Ainsi, au cours du XIXe siècle, de nombreuses cartes vont orner les pages du *Journal des missions évangéliques*. Il ne s'agit pas ici d'analyser le corpus exhaustif des cartes des missionnaires protestants français qui figurent l'espace sotho (onze cartes représentant le Lesotho paraissent dans le *Journal des missions évangéliques* entre 1834 et 1883), mais de se concentrer sur certaines d'entre elles où transparaît l'importance des savoirs vernaculaires qui ont permis leur réalisation. Ces cartes sont tirées des fonds missionnaires consultés : celui du Défap[7] à Paris où sont conservées certaines cartes manuscrites[8] dans les archives iconographiques de la SMEP et les archives du *Journal des missions évangéliques*, ainsi que celui du Morija Museum and Archives[9] à Morija au Lesotho où sont également conservées des cartes missionnaires et les archives du *Journal des missions évangéliques*.

Les jeunes missionnaires ne sont pourtant ni des explorateurs, ni de téméraires voyageurs[10] ; de ce fait, l'exploration et la cartographie sont des activités annexes, subordonnées à leurs travaux apostoliques. L'étude des pratiques et de la production cartographique des missionnaires doit tenir compte des temporalités, les jours, les mois et les années qui transforment le territoire de mission traversé, puis exploré en territoire vécu. Ces temporalités jouent également sur les relations entre les missionnaires-cartographes et leurs « compagnons obscurs »[11] qui deviennent plus ou moins visibles, nécessaires et proches.

Cartographier le territoire traversé

Lorsqu'ils arrivent sur leur terre de mission, les jeunes missionnaires doivent d'abord traverser des terres inconnues et utilisent, de ce fait, les mêmes méthodes que les explorateurs : guides, caravanes et interprètes[12]. Ils suscitent l'intérêt de la Société de géographie et reçoivent même des instructions sur les méthodes à employer sur le terrain pour récolter des informations susceptibles de remplir le blanc des cartes européennes :

> Il sera, en effet, éminemment utile pour l'avancement de nos connaissances géographiques sur ces régions presque inconnues que ces voyageurs intrépides, tout en accomplissant leur apostolat, réunissent dans un ordre méthodique et continu, les lumières que leur fournissent leurs propres excursions et les récits des indigènes sur la position relative des lieux, sur leurs distances mutuelles, sur les noms, la situation, la puis-

4 Les langues du groupe sotho-tswana sont : le sesotho (ou sotho du sud), le sesotho sa leboa (ou sotho du nord) le sepedi, le setswana et le silozi. Elles sont parlées en Afrique du Sud, au Lesotho, au Botswana et en Zambie.
5 Les langues appartenant au groupe nguni sont : le isizulu, le isixhosa, le siswati et le sindebele. Elles sont parlées en Afrique du Sud, au Swaziland et au Zimbabwe.
6 Surun, 1996, p. 259-281.
7 Service Protestant de Mission ,102 boulevard Arago, 75014 Paris
8 Seules deux cartes manuscrites, produites au Lesotho au XIXe siècle, ont été retrouvées : elles sont conservées au Défap, ce sont les figures 3 ter et 4 bis du corpus cartographique de cet article.
9 Morija Museum and Archives, P.O. Box 12, Morija 190 Lesotho. Le *Morija Museum and Archives* dépend de la *Lesotho Evangelical Church*, Église qui descend de la mission du Lesotho, fondée par les missionnaires protestants français.
10 Surun, 1998, p. 31-38.
11 Chrétien, 2005, p. 37-72.
12 Surun, 2006.

sance, l'ethnologie des États voisins, en étendant aussi loin que possible la limite des informations à recueillir à cet égard de la bouche des indigènes[13].

Les missionnaires partent vers leur terre de mission avec l'équipement nécessaire à la réalisation d'une carte[14] : sextant, baromètre, graphomètre, boussole, cordeau d'arpenteur, instruments de mathématique…

Dès leur arrivée, les jeunes missionnaires repoussent les limites de l'espace que les Européens peuvent cartographier dans le détail. Ils indiquent, en particulier, les montagnes et les cours d'eau rencontrés en les représentant sur leur carte. Pourtant ils ne sont pas encore susceptibles de comprendre la langue, la conception de l'espace, les représentations du territoire et les usages des peuples dont ils ont traversé le territoire et chez lesquel ils doivent s'établir. Ainsi, lorsque nos trois jeunes missionnaires français arrivent au Lesotho, ils n'ont qu'une hâte : faire une carte de ce qu'ils nomment le « pays de Bassoutos » (fig.1), désignant ainsi le territoire sur lequel Moshoeshoe exerce son autorité à leur arrivée. Les trois missionnaires viennent d'arriver sur leur terre de mission, comme on peut d'ailleurs le vérifier sur cette carte où les espaces blancs sont encore très présents. Tous les cours d'eau portent des noms européens, l'espace cartographié est essentiellement l'espace traversé lors de leur premier voyage jusqu'au Lesotho. De plus, ils se fient à ce que leur disent leurs truchements et guides, un griqua parlant hollandais mais mal le sesotho, et un tswana comprenant et parlant le sesotho mais parlant mal le hollandais. De ce fait, la pauvreté des informations disponibles, comparativement aux cartes ultérieures, est liée à la nouveauté de ce territoire tout juste traversé (la seule mission créée est celle de Morija). C'est alors une cartographie d'itinéraires et de voyages[15] à rapide diffusion. Les cartes manuscrites sont envoyées dès leur réalisation au comité de la SMEP qui les fait graver puis publier dans l'année dans le *Journal des missions évangéliques*. Elles permettent également la mise à jour des cartes précédentes. Les cartes missionnaires se distinguent par la mention systématique des itinéraires empruntés car leur cartographie est à visée pragmatique : il s'agit d'aider les suivants à pénétrer l'intérieur du continent et à choisir l'implantation des missions.

Dresser la carte de la terre de mission

La première carte du Lesotho, la « Carte du pays des Bassoutos, au sud de l'Afrique dressée par le missionnaire Casalis » (fig.1) en 1834, n'a pas seulement pour objet de figurer le territoire sur lequel règne Moshoeshoe. En effet, le « pays des Bassoutos » tel que mentionné dans le titre n'occupe même pas la moitié de l'espace représenté sur cette carte. Son principal objet est de situer les routes et les campements des missionnaires entre la dernière station missionnaire connue, Philippolis, et la première station fondée chez les Sotho, Morija. Il s'agit plus de cartographier la terre de mission que le pays des Sotho. D'ailleurs, cette carte sert à actualiser la « Carte du sud-est de l'Afrique, pour l'intelligence des travaux des missionnaires français » (fig. 2) qui est dressée à Paris en 1834. Le premier symbole qui y apparaît en légende est celui des stations missionnaires, avant celui des «kraals» ou «villages païens». La hiérarchie de l'information cartographique est ainsi le reflet des priorités des missionnaires ; ils ont pour but d'évangéliser les habitants et créer des missions qui doivent se multiplier au détriment des «villages païens». La carte missionnaire sert à mettre en valeur les progrès des missionnaires protestants dans l'espace sud-africain ; la multiplication des stations missionnaires est donc censée représenter l'avancée dans la christianisation des peuples de l'intérieur. C'est, par conséquent, un moyen de propagande qui permet d'ouvrir les bourses des donateurs auxquels on peut prouver que les missionnaires financés œuvrent à l'évangélisation des peuples, tout en participant aux progrès scientifiques de leur temps.

La carte missionnaire met aussi en scène la concurrence entre les différentes missions chrétiennes : protestants français puis catholiques et

13 Société de géographie de Paris, 1836, p. 322.

14 Société des missions évangéliques de Paris 1832, «Liste des objets nécessaires à la fondation d'une station missionnaire au sud de l'Afrique », *Journal des Missions Évangéliques*, p. 321.

15 « Le lecteur pourra suivre sur la carte la route qu'ont tenue nos voyageurs. La ligne courbe et pointée, qui passant par les kraals de Ramacau et de Kugnanane s'étend de Philippolis à Bossiou[Thaba-Bosiu], marque le chemin qu'ont fait les missionnaires pour découvrir la capitale du pays de Moshesh[Moshoeshoe] ; celle qui sépare Bossiou de Morija, celui qu'ils ont suivi, lorsque accompagnés du roi des Bassoutos ils se sont mis à chercher un emplacement propre à la fondation de leur station missionnaire, et celle enfin qui partant de Morija, et passant par Popokuan, va rejoindre la ligne du nord au campement Gnou, et redescend de là à Calédon pour remonter ensuite à Philippolis, indique la route qu'a suivie M. Casalis, lorsqu'il est retourné à Philippolis pour chercher la seconde de leurs voitures. Nos frères nous marquent que les détours qu'ils ont été obligés de faire ont été nécessités par les difficultés du sol et le manque d'eau. » Extrait de Société des missions évangéliques de Paris, 1834, Journal de M. Arbousset », *Journal des Missions Évangéliques* p. 33-34.

anglicans dans la deuxième partie du XIXe siècle maillent le territoire sotho de missions et se livrent une concurrence acharnée. La carte permet donc de visualiser le rapport de forces entre les différentes missions en concurrence.

La création d'une station missionnaire est en outre un acte d'aménagement du territoire, dans la mesure où elle modifie la répartition de population, le mode d'habiter, les itinéraires et la toponymie. Les missionnaires protestants français cartographient aussi les environs de ces lieux nouvellement aménagés auxquels sont souvent attribués des toponymes bibliques comme pour faire de cette terre de mission une nouvelle terre sainte : Béthulie, Berséeba, Morija, Cana... Les travaux des missionnaires permettent donc aussi d'avoir une cartographie assez détaillée de certaines régions du Lesotho (fig.4 et fig.4bis) avant l'arrivée du colonisateur anglais et une connaissance de la répartition des différentes populations locales à cette époque. La carte du district missionnaire de Mokotling indique ainsi le nom des différentes populations qui y vivent en 1837. À cette époque la mobilité des populations est très forte[16] et les stations missionnaires contribuent à les fixer. Les missionnaires protestants français recensent d'ailleurs les populations et mettent à disposition des statistiques sur leurs cartes. (fig. 4, fig. 4bis et fig. 5) L'entreprise missionnaire est ainsi l'opportunité d'accéder à une connaissance plus fine de l'intérieur de l'Afrique australe.

Des savoirs vernaculaires qui permettent de remplir le blanc des cartes missionnaires

Trois ans après son arrivée, Thomas Arbousset entreprend, avec le missionnaire François Daumas, une « expédition à la fois missionnaire et géographique »[17], affichant ainsi sa volonté de donner une dimension scientifique à l'exploration de son champ de mission. C'est essentiellement la découverte des sources de l'Orange[18] qui suscite l'intérêt porté à sa *Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la Colonie du Cap de Bonne-Espérance* (abrégé par la suite en *Relation*) (fig.3 ter). Celle-ci éclipse d'ailleurs la densité des liens tissés avec cette population sotho, qui transparaît à travers la carte de son voyage et qui lui a permis d'aboutir à cette « découverte ». Voici comment Arbousset la décrit :

> On savait avant nous que le Calédon, le fleuve Orange, la Namagari prenaient leur source dans les Montagnes-Bleues ; mais là se bornaient les connaissances des géographes sur un point qu'il est permis de considérer comme important pour les progrès de la science. Jamais aucun voyageur européen n'avait pénétré jusqu'aux sources de ces fleuves, et par conséquent jamais leur véritable place n'avait été assignée. Nous avons été assez heureux pour explorer nous-mêmes quelques-unes de ces sources, et sur les autres nous avons recueilli dans nos entretiens avec les indigènes assez de renseignements pour pouvoir apporter à la science géographique le tribut de nos connaissances, et pour éclaircir une question qui jusqu'à présent était demeurée sans solution. Nous avons pu nous assurer que les rivières dont nous venons de parler, le Calédon, le fleuve Orange, la Namagari, et quelques autres moins considérables, prennent naissance dans une montagne que les indigènes appelent Pofung (à l'élan), à cause des fréquentes chasses à l'élan qu'ils vont y faire, mais que nous avons désignée sous le nom de Mont-aux-Sources[19].

De même sur la carte de ce voyage d'exploration dans les Montagnes Bleues (fig. 3, fig. 3bis et fig. 3ter) apparaît la « Route des indigènes de Bossiou[20] à Mococoutloufe[21] » qui n'a jamais été empruntée par les missionnaires. Ce tracé doit tout aux renseignements des voyageurs locaux[22]. Arbousset cite ainsi certains de ses informateurs :

> 2 juillet – Je suis monté sur la montagne, et j'y ai trouvé dix Cafres [zulu] proprement dits, venus à Bossiou de dix journées de-là, dans le but de faire des échanges. Ils se disaient sujets de Tikani [Dingan], chef très-puissant, résidant dans une ville qu'ils appellent Matlakein ou Mossignasse, c'est-à-dire selon leur propre interprétation, Grande-Mer à quatorze sommeils[23] de Tluan E.N.E. Ce Tikani est le frère de

16 En raison du *lifaqane* (ou *mfecane*), les guerres et les migrations causées par l'expansionnisme de l'empire zulu au début du XIXe siècle.
17 Arbousset, Daumas, 1836, p. 322.
18 Brutsch, 1968, p. 49-56 ; Howe, 2001, p. 229-241 ; Walton, 1960, p. 27-36.
19 Arbousset, 1842, p 107-108.
20 Thaba Bosiu, capitale du roi sotho Moshoeshoe.
21 Mgungundlovu, capitale du roi zulu Dingan.
22 Cinnamon, 2006, p. 413-432.
23 Traduction littérale. Les voyageurs zulu comptent en nuits tandis que les Français comptent en jours. Le missionnaire a préservé l'originalité du récit recueilli. Il faut comprendre quatorze jours de marche.

> Chaka, et par parenthèse son meurtrier. Musélékatsi [Mzilikazi] n'est qu'un sujet révolté, qui, après s'être fait un grand parti, s'est retiré vers le nord. Nous tenons encore des voyageurs cafres qu'à trois journées de marche E.N.E. plus loin que Matlakein, on aperçoit la mer qui, d'après ces renseignements, serait encore à dix-sept journées de marche de Bossiou.[24]

Les missionnaires sont totalement dépendants des savoirs géographiques vernaculaires : ils ont non seulement besoin d'accompagnateurs et de guides sotho pour mener à bien leurs voyages, mais ils dépendent aussi des témoignages de voyageurs africains lorsqu'ils ne peuvent se rendre eux-mêmes sur les lieux qu'ils veulent cartographier. Ils récoltent donc à la première occasion des renseignements de première main qu'ils semblent tenir pour fiables. Ainsi, leurs cartes sont à la fois le fruit de l'exploration et de l'enquête. Leur grand atout est l'imprégnation des savoirs géographiques vernaculaires et la capacité de communiquer sans interprète avec les informateurs locaux, ce qui améliore la qualité et la quantité des informations cartographiées. Les cartes missionnaires sont imprimées très rapidement, généralement dans l'année, et sont mises à disposition d'autres sociétés de mission ainsi que des sociétés de géographie. Arbousset obtient d'ailleurs, en 1837, un prix de la Société de géographie de Paris pour la découverte des sources de l'Orange qu'il baptise « Mont-aux-sources », toponyme qu'on retrouve encore aujourd'hui sur les cartes de l'Afrique australe.

Le long séjour rebat les cartes

Pour illustrer la façon dont les missionnaires laissent transparaître parfois les pratiques et les savoirs des Sotho, prenons l'exemple des villes désertes. Les « villes désertes » (fig.3, fig.3 bis et fig.3 ter) (ou *litaku* en sesotho) sont des lieux particulièrement importants chez les Sotho. Le missionnaire a bien compris que les *litaku* sont, pour employer la terminologie de Joël Bonnemaison, des « géosymboles »[25]. Ce sont :

> Des lieux du territoire investis d'un sens particulier, car porteurs plus que d'autres de la mémoire du groupe et de ses valeurs. Ils sont les points d'origine à partir desquels se construit le sens […]. Ce sont les «lieux forts» de l'espace, comme il y a des « temps forts » de l'Histoire. Ces lieux premiers qui structurent le territoire ont une haute signification symbolique.[26]

Thomas Arbousset en fait mention dans sa *Relation*. Il affirme avoir atteint :

> Intsouana-Tsatsi, l'un des trois monticules auprès desquels coule, de l'est à l'ouest, dans la Namagari, un ruisseau nommé par les indigènes Noka-Tloou, qui veut dire petite rivière des Éléphants, parce qu'autrefois on y en tuait beaucoup, ainsi que des hippopotames. Ce coin est très célèbre parmi les Bassoutos et les Lighoyas, non pas seulement parce que ces tribus y ont des litakous[27], mais parce qu'un certain mythe leur a appris que leurs ancêtres venaient de là. Il s'y trouve une caverne entourée de limon et de roseaux de marais, d'où ils croient être tous sortis. […] Quant au long mot d'Intsouana-Tsatsi, il signifie levant […]. Dans leurs ablutions, ces tribus se tournent du côté de l'est, comme elles y font invariablement regarder leurs morts, en les enterrant.[28]

Dès le milieu du XIXe siècle des Sotho se mettent par ailleurs à écrire sur leur pays. C'est dans ces récits produits par des autochtones qu'il faut rechercher les éléments qui permettent d'appréhender leur conception du monde et leur rapport à l'espace. Ces écrits fournissent aussi des renseignements sur la manière dont les Sotho se représentent leur territoire. Tlali Moshoeshoe, fils du roi Moshoeshoe, livre en 1858 un discours similaire à celui du missionnaire :

---

24 Journal de M. Arbousset, Morija, 17 juillet 1833 », *Journal des Missions Evangéliques*, p. 58.
25 Bonnemaison, 1981, p. 249-262.
26 Collignon, 2002, p. 60.
27 « Nous voyageâmes à travers des décombres de vieux villages de Béchuanas […] Rien dans ces lieux n'égaie l'imagination. Ce sont des champs de mort, de ces vallées couvertes d'ossements humains, dont Ezéchiel lui-même aurait frémi s'il les eût vues en réalité. Les huttes ont été brûlées, les jardins détruits ; il ne reste debout que des murailles de pierre, bâties en cercle, à la hauteur d'environ quatre pieds, où les naturels de ce fertile pays renfermaient autrefois leurs heureux troupeaux. Les Béchuanas sont tous un peuple pasteur. Lorsqu'ils abandonnent leurs villes pour aller fonder de nouvelles, dans l'intérêt de leurs troupeaux, ils emportent avec eux leurs cabanes, leurs hardes, leurs ustensiles de ménage et leurs armes. S'ils sont attaqués par un ennemi plus fort qu'eux, ils fuient devant lui, mais en entraînant ce qu'ils peuvent de leurs biens, tandis que le reste est enlevé ou détruit par des mains étrangères. Dans ces deux cas de migration, le motsi [village] ne conserve que ses murailles, ses parcs de pierre à renfermer les bestiaux ; les indigènes ne lui réservent pas non plus d'autre nom : ils l'appellent simplement *muraille (létako)*. Ce terme est presque toujours employé au pluriel, *litakou*. C'est le nom que porte la ville capitale des Batlapis, parce qu'il est probable qu'ils l'ont autrefois quittée, et qu'en y revenant ils auront dit qu'ils retournaient à leur *litakoung*, à la forme *ablative* du mot, d'où s'est formé, par corruption, Lattakou, en français, de l'anglais Lattakoo. » Dans Arbousset, 1842, p. 247-249.
28 Arbousset, 1842, p 265-266.

> L'origine d'une jeune nation appelée Sotho. Les Sotho ne sont pas un peuple au passé lointain. C'est une jeune nation. Elle remonte peut-être à cent et quelques années. La région d'où ils viennent se trouve à l'est. Ce ne fait pas très longtemps qu'ils sont venus ici dans le sud. La région d'où ils viennent se trouve au milieu de montagnes vraiment très escarpées qui s'enchevêtrent de telle sorte qu'aucun homme ne peut en pénétrant d'un côté sortir de l'autre. Leur arrivée, la raison pour laquelle ils viennent ici : ils viennent à cause des guerres qu'il y avait dans ce pays, c'est à cette époque qu'ils se sont séparés de ceux qui sont restés là-bas sur les ruines de leurs anciens villages. Aujourd'hui d'autres peuples les nomment Peli, mais ceux-ci disent qu'ils sont Sotho ; ils continuent de parler une langue que nous ne comprenons pas tellement nous Sotho venus de Ntsoanatsatsi, c'est-à-dire de l'est, là d'où vient le soleil, là d'où, dit-on, vint notre ancêtre.[29]

Défense et illustration du sesotho

La proximité des missionnaires avec la population sotho et les connaissances acquises durant leur long séjour transparaît donc dans leurs cartes. Les missionnaires protestants français ont d'ailleurs pris le parti des Sotho durant les guerres qui ont opposé ces derniers aux Boers et aux Britanniques. Ils ont servi le roi Moshoeshoe en tant que secrétaires et diplomates[30]. Les cartes manifestent d'ailleurs un parti pris évident pour les Sotho contre les colons. Alors que les cartes coloniales effacent les toponymes sotho, les cartes missionnaires les préservent. Frédéric-Hermann Krüger, missionnaire protestant suisse réalise ainsi en 1882 un « Essai de carte du Lessouto » (fig.6) où transparaît cette position :

> J'ai indiqué de plus les endroits où siège un magistrat colonial, ainsi que les villages des chefs les plus importants, Letsié, Lerotholi, Massoupa et Molapo, ce dernier mort depuis quelques années.[31]

Il reconnaît ainsi la légitimité de l'autorité des descendants de Moshoeshoe sur le Lesotho. Frédéric-Hermann Krüger mentionne systématiquement les hydronymes sotho en plus des hydronymes coloniaux (*Senk'u* ou Orange/ *Makhaleng* ou Cornet-Spruit/ *Mogokare* ou Caledon). On sort alors de deux années de guerre entre les Sotho et le Gouvernement du Cap[32]. De 1880 à 1881, les Sotho ont été en guerre contre la tutelle du Cap qui voulait réduire leur autonomie de gouvernement et les désarmer ; ils ont d'ailleurs appelé cette guerre *Ntoa ea Lithunya*, autrement dit la Guerre des fusils[33]. Derrière la présentation des stations missionnaires, les choix cartographiques laissent apparaître un engagement en faveur des Sotho

Krüger choisit d'indexer les toponymes au contexte sotho plutôt que de choisir des toponymes coloniaux. Ainsi lors d'une excursion dans le Haut-Lesotho, il rencontre un jeune homme sotho ; son dialogue et l'analyse qu'il fait des choix de toponymes sont saisissants :

> *Le tsua kae* (d'où venez-vous, litt., d'où sortez vous) ? – *Taïmaneng*. Nous faisons de la géographie. Mais je vous défie de trouver cette ville sur une carte d'Afrique. *Taïmaneng* est la prononciation sessouto, [sesotho] avec terminaison locative du mot anglais *diamond*, et désigne Kimberley avec ses mines de diamants. […] De l'autre côté du col, on descend sur la Phuthiatsana. Ce nom, qui semble être un diminutif de phuthi, nom d'une antilope de montagne, est donné à deux rivières du Lessouto [Lesotho] ; l'une passe au pied de Thaba-Bosigo [Thaba-Bosiu]; et se jette dans le Calédon à l'angle nord-est de Kémé ; l'autre coule au nord de Cana. Les Anglais ont essayé d'appeler la première le petit Calédon, M. Arbousset l'a dotée du nom de Saule ; mais on ne fait pas plus violence aux dénominations géographiques qu'au génie des langues. Le nom de Phuthiatsana est seul employé pour les deux cours d'eau.[34]

Plus d'un siècle après ce missionnaire, les autorités de l'Afrique du Sud postapartheid choisiront de nommer la province de Johannesburg « Gauteng », littéralement « sur l'or » ; le toponyme utilisé par les populations sotho et tswana pour désigner cette terre aurifère apparaît désormais sur les cartes.

---

29 Tlali, Damane, ed. & trad., Sanders P., ed. & trad., 1978, vol. II, p. 124.
30. Perrot, 1970, t. 2, fasc. 1.
31 «Notice sur la carte des stations missionnaires et annexes du Lessouto», *Journal des Missions Évangéliques*, p.81.
32 Storey, 2004, p. 687-711.
33 En 1879, le Gouvernement du Cap voulut désarmer les Sotho. Ceux-ci se révoltèrent. En 1881, un armistice fut signé et les Sotho gagnèrent le droit de conserver leurs fusils.
34 Krüger FH., 1883, « Une leçon de géographie ou huit jours dans le Haut-Lessouto », *Journal des Missions Évangéliques,* p.93.

Conclusion

Les pratiques de la cartographie missionnaire d'une part, et la transmission et la construction de savoirs géographiques vernaculaires d'autre part, en tant que modalités de l'activité de connaissance du monde, ne sont pas indifférentes l'une à l'autre et s'interpénètrent. Le rapport de ces missionnaires-cartographes au Lesotho, mais également les relations que ceux-ci entretiennent avec les sociétés locales sont très particuliers. Le missionnaire n'est pas ici l'auxiliaire du colon et la carte laisse transparaître ce choix. Cela n'empêche pas de constater que les missionnaires protestants et les Sotho n'arrivent pas toujours à rendre complémentaires la carte et les savoirs vernaculaires. Un épisode du voyage d'exploration d'Arbousset montre que la cohabitation de ces deux modes de connaissance, bien que nécessaire, n'est pas toujours aisée et rend visible les tensions :

> Vers deux heures de l'après-midi, je fus obligé de dételer un assez long moment, par suite de l'obstination de Sékessa, qui ne voulait absolument plus avancer vers le nord. Il prétendait que Monaïlé était allé à l'est, et qu'il l'avait prié de l'y suivre ; mais je tins bon, tâchant en même temps de vaincre l'indocilité de mon jeune homme. Par exemple, je lui demandai : « Où le soleil se lève-t-il ? Pouvez-vous le dire mieux que ma boussole ? », Laquelle je lui donnai à considérer. Puis je mis une carte du pays sous ses yeux, et lui dis encore : « Voyez, là-haut se trouve telle nation, n'est-ce pas ? Là-bas coule telle rivière, n'est-ce pas aussi ? Qui peut le mieux diriger la marche, de vous ou de votre maître ?... » Mais tout cela ne le convainquait point. Un peu après, m'y prenant d'une autre façon, je le priai de me dire s'il savait à quel peuple pouvait avoir appartenu une cabane de roseaux que nous trouvâmes au milieu des champs, et le drôle me répondit froidement : « Je ne sais, moi ; est-ce que votre papier ne vous l'apprend point ? »[35]

Le rôle des Sotho, en tant que passeurs des savoirs géographiques vernaculaires, est essentiel à l'avancée des travaux des missionnaires même si ceux-ci tentent d'imposer la supériorité de la carte. Cette représentation graphique est pourtant largement le fruit de cette société sans écriture qui a offert les données nécessaires à sa réalisation. La cartographie missionnaire transforme les savoirs vernaculaires sotho en sélectionnant et organisant visuellement les informations collectées. Elle instaure de fait un rapport de force inégal entre deux groupes de population, d'un côté les missionnaires-cartographes qui inventorient tout le savoir disponible sur l'espace et l'utilisent pour imposer leur autorité par la science qu'ils détiennent, de l'autre des populations sotho qui n'ont pas encore accès à la carte, ce discours écrit sur leur propre pays.

Bibliographie

Sources imprimées

Arbousset T., 1842, *Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la Colonie du Cap de Bonne-Espérance, entrepris dans les mois de mars, avril et mai 1836 ; par MM. T. Arbousset et F. Daumas, missionnaires de la Société des Missions Evangéliques de Paris*, Paris, Arthus Bertrand.

Arbousset T., Ambrose DP. , éd. et trad., Brutsch A., ed. et trad., 1991, *Missionary excursion*, Morija (Lesotho), Morija Archives, Nairobi (Kenya), Centre de Recherche, d'Echanges et de Documentation Universitaire.

Arbousset T., Ricard A., éd., 2000, *Excursion missionnaire dans les Montagnes bleues suivie d'une Notice sur les Zoulas*, Johannesbour, IFAS, Institut Français d'Afrique du Sud, Paris, Karthala.

Casalis E., 1841, *Etudes sur la langue sechuana, précédées d'une introduction sur l'origine et les progrès de la mission chez les Bassoutos*, Paris, Société des missions évangéliques de Paris.

Casalis E., 1859, *Les Bassoutos ou vingt-trois années d'études et d'observations au sud de l'Afrique*, Paris, Société des missions évangéliques de Paris.

Société de géographie, 1822-1899, *Bulletin de la Société de géographie*, série 1-série 7.

Société des missions évangéliques de Paris, 1826-1989, Journal des Missions Evangéliques.

Tlali G., Damane M., éd. & trad., Sanders, P., éd. & trad., 1978, « The Story of the Sotho – Part I. », *Mohlomi: Journal of Southern African Historical Studies*, volume II, p. 115-161.

Tlali G., Damane M., éd. & trad., Sanders, P., éd. & trad., 1990, «The Story of the Sotho – Part II. ». *Mohlomi: Journal of Southern African Historical Studies*, volume VI, p. 139-164.

35 Arbousset, 1842, p 161-162.

Cartes imprimées

Société des missions évangéliques de Paris, 1834, « Carte du sud-est de l'Afrique pour l'intelligence des travaux des missionnaires français », Paris, *Journal des Missions Evangéliques*, 1834.

Casalis E., 1834, « Carte du pays des Bassoutos au sud de l'Afrique dressée par le missionnaire Casalis », Lesotho, *Journal des Missions Evangéliques*, 1834.

Arbousset T., Daumas F., 1836, « Carte du voyage de messieurs les missionnaires T. Arbousset et F. Daumas au nord des Bassoutos », Morija (Lesotho), *Journal des Missions Evangéliques*, 1836.

Arbousset T., Daumas F., 1836, *Carte pour servir à l'intelligence de la Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du Cap de Bonne-Espérance,* Morija (Lesotho), Archives iconographiques de la Société des missions évangéliques de Paris (SMEP), Bibliothèque du Défap, INV 63 – cote AFR 49.

Daumas F., 1837, Carte du district de Mokotling dans le pays des Lighoyas, Béerséba (Lesotho), *Journal des Missions Evangéliques*, 1837.

Missionnaires de Morija, 1838, « Carte des districts de Morija, de Thaba-Bossiou et de l'Orange », Morija (Lesotho), *Journal des Missions Evangéliques*, 1838.

Krüger FH., 1882, « Essai de carte du Lessouto », *Journal des Missions Evangéliques*, 1883.

Cartes manuscrites

Arbousset T., Daumas F., Carte du voyage de messieurs les missionnaires T. Arbousset et F. Daumas au nord des Bassoutos, Morija (Lesotho), juin 1836, Archives iconographiques de la Société des missions évangéliques de Paris (SMEP), Bibliothèque du Défap, INV 534 – cote AFR 439.

Daumas F., Carte du district de Mokotling dans le pays des Lighoyas, Béerséba (Lesotho), février 1837, Archives iconographiques de la Société des missions évangéliques de Paris (SMEP), Bibliothèque du Défap, INV 551 – cote AFR 454 – B. 219.

Études

Ambrose D.P. 1989, *The French and the Kingdom of Lesotho: A bibliographical study*, Talence, Institut d'études politiques de Bordeaux, Université de Bordeaux 1, Centre d'Etude d'Afrique Noire, Bibliographies du CEAN, n° 1.

Bonnemaison J., 1981, « Voyage autour du territoire », *L'Espace géographique*, 4, p. 249-262.

Brutsch A., 1968, « Arbousset and the discovery of Mont-aux-Sources », *Basutoland Notes & Records*, 7, p. 49-56.

Chrétien, J.-P., 2005, « Les premiers voyageurs étrangers au Burundi et au Rwanda : les "compagnons obscurs" des "explorateurs" », *Afrique & histoire*, 4, p. 37-72.

Cinnamon J.M., 2006, « Missionary Expertise, Social Science and the Uses of Ethnographic Knowledge in Colonial Gabon », *History in Africa*, vol. 33, p. 413-432.

Collignon B., 2002, « Les toponymes inuit, mémoire du territoire : Étude de l'Histoire des Inuinnait », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 26, n°2-3, p. 45-69.

Howe N., 2001, « Looking for a River, or, Travelers in Africa », *Researches in African Literatures*, vol. 32, n°3, p. 229-241.

Perrot C.-H., 1970, *Les Sotho et les missionnaires européens au XIXe siècle*, Abidjan, Université d'Abidjan, Annales de l'Université d'Abidjan, Série F, t. 2, fasc. 1.

Rosenberg S., Weisfelder RF., Frisbie-Fulton M., 2004, *Historical Dictionary of Lesotho*, Oxford, Scarecrow, African Historical Dictionaries n° 90.

Saint-Arroman A. de, 1894-1896, *Les missions françaises : causeries géographiques,* 2 vol., Paris, Journal des voyages.

Salvaing B., 1994, *Les missionnaires à la rencontre de l'Afrique au XIXe siècle : Côte des Esclaves et pays yoruba, 1840-1891*, Paris, L'Harmattan, Coll. racines du temps présent.

Storey WK., 2004, « Guns, Race and Skill in Nineteenth-Century Southern Africa », *Technology and Culture*, 45, 4, p. 687-711.

Surun I., 1996, « De l'explorateur au géographe. La Société de géographie et l'Afrique (1821-1854) » dans Lecoq D., Chambard A., éd., *Terres à découvrir, Terres à parcourir*, Paris, Publications de l'Université Paris 7, p. 259-281.

Surun I., 1998, « L'exploration scientifique de l'Afrique au XIXe siècle est-elle une entreprise géographique ? », *Finisterra. Revista portuguesa de geographia*, vol. XXIII, n°65, p. 31-38.

Surun I., 2006, « Du texte au terrain : reconstituer les pratiques des voyageurs (Afrique occidentale, 1790-1880) », *Sociétés & représentations*, 21.

Walton CE., 1960, « Discovery and Exploration of Basutoland: II. Tracing the Source of Caledon River », *Basutoland Notes & Records*, n° 2, p. 27-36.

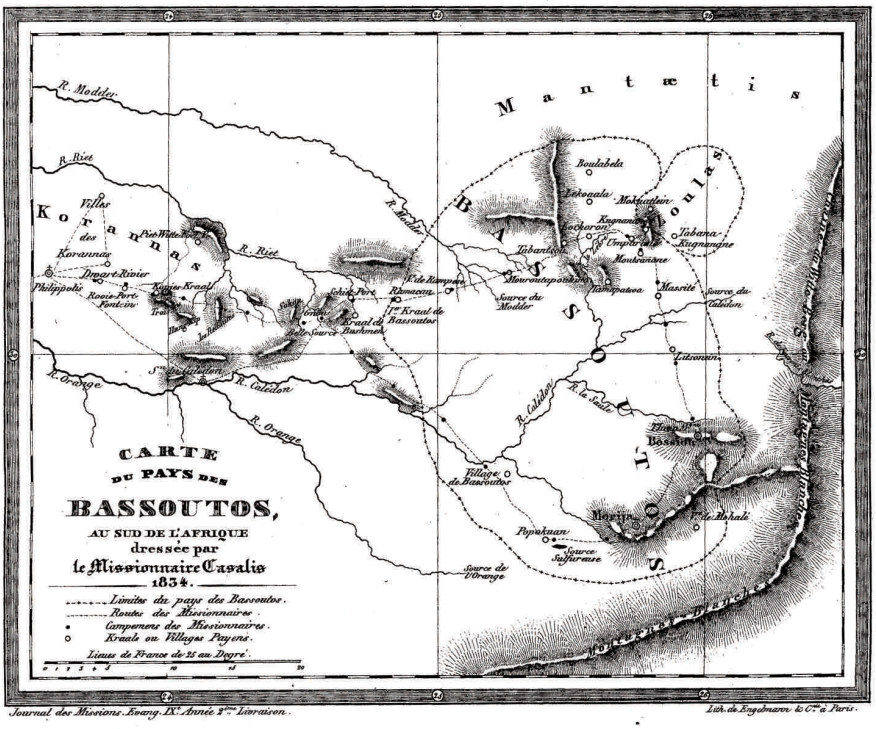

Figure 1 : Casalis E., 1834, Carte du pays des Bassoutos au sud de l'Afrique dressée par le missionnaire Casalis, Lesotho, Journal des Missions Evangéliques, 1834. © Défap-service protestant de mission.

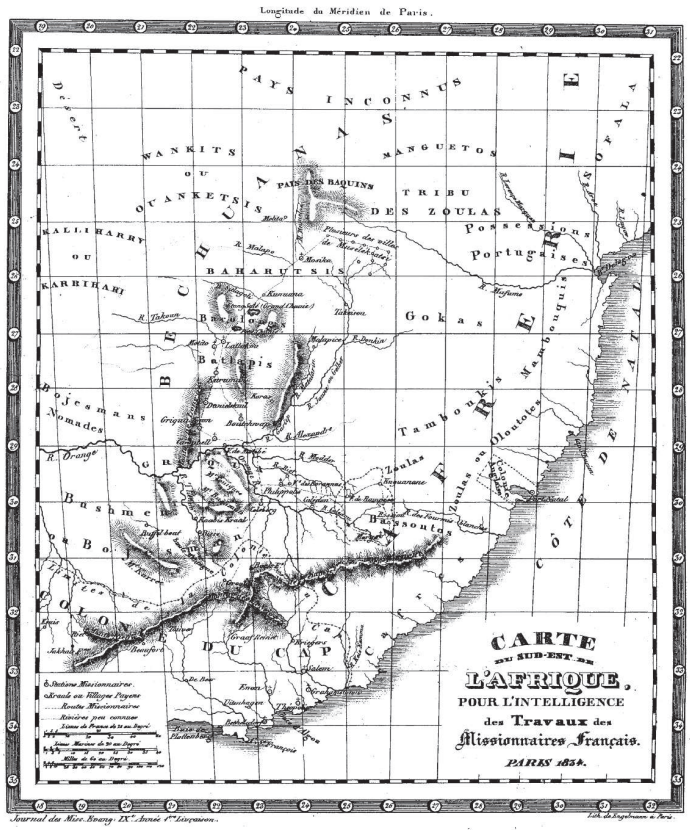

Figure 2 : Société des missions évangéliques de Paris, 1834, Carte du sud-est de l'Afrique pour l'intelligence des travaux des missionnaires français, Paris, Journal des Missions Evangéliques, 1834. © Défap-service protestant de mission.

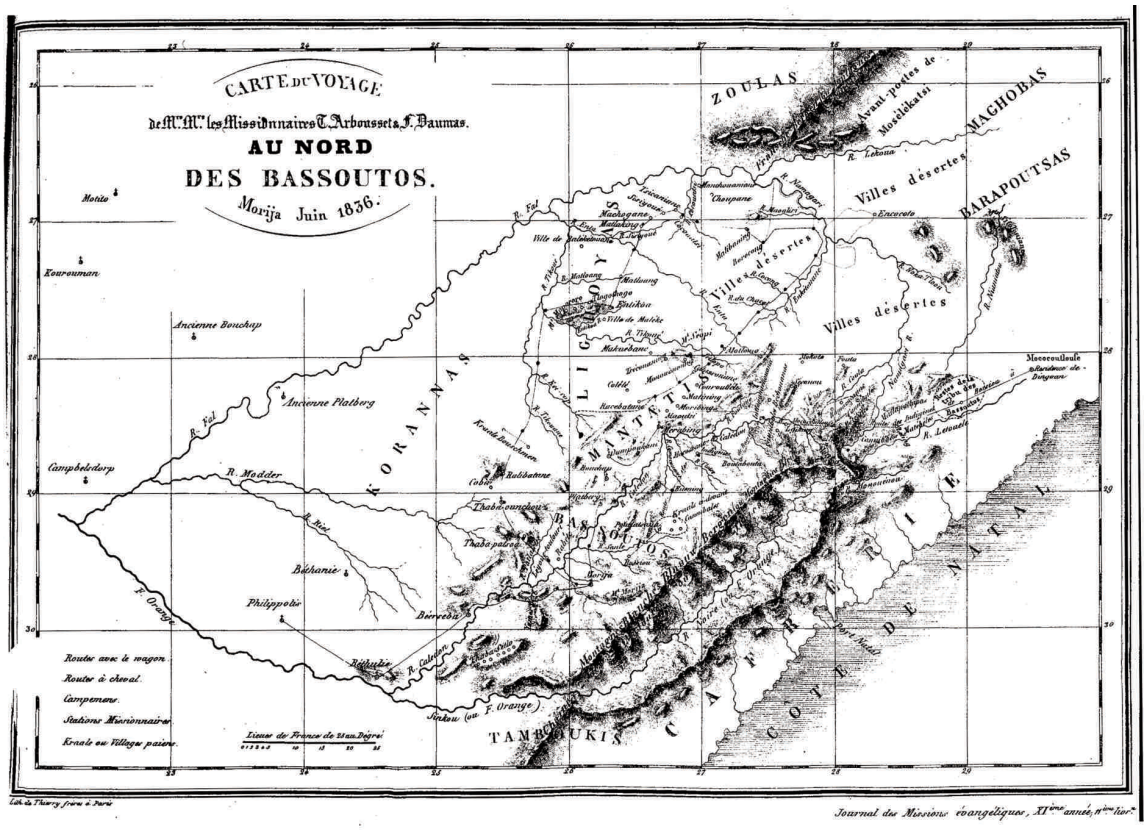

Figure 3 : Arbousset T., Daumas F., Carte du voyage de messieurs les missionnaires T. Arbousset et F. Daumas au nord des Bassoutos, Morija (Lesotho), juin 1836. Archives iconographiques de la Société des missions évangéliques de Paris (SMEP), Bibliothèque du Défap, INV 534 - cote AFR 439. [Carte manuscrite]. © Défap-service protestant de mission.

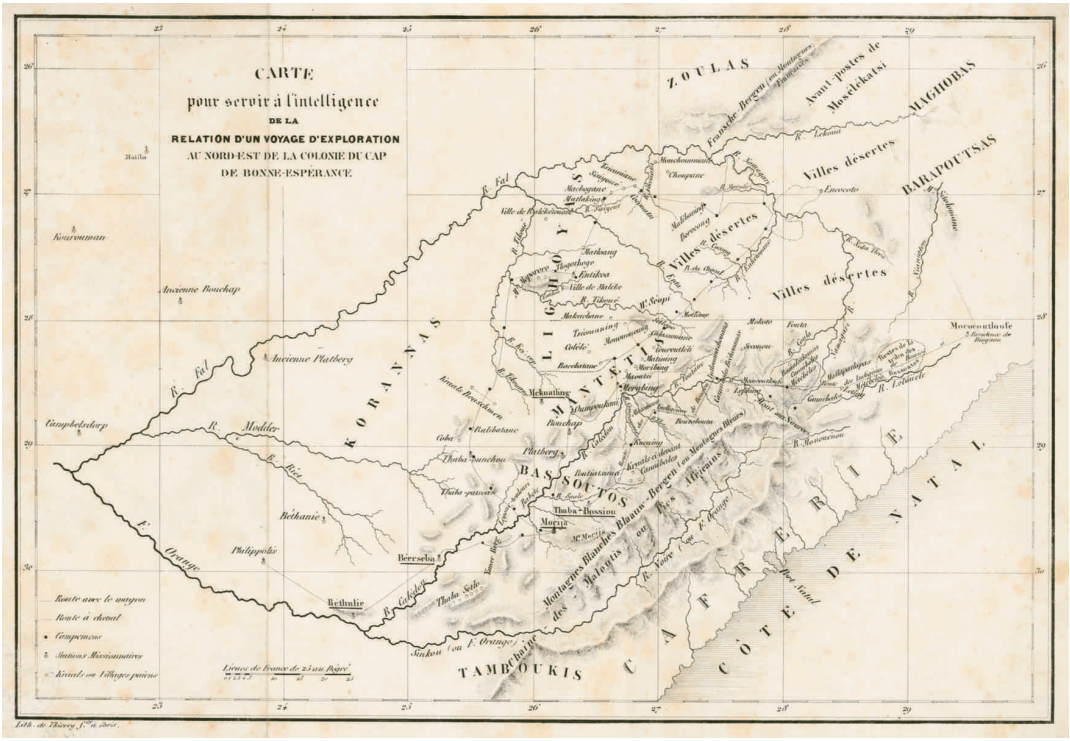

Figure 3 bis. Arbousset T., Daumas F., 1836, Carte du voyage de messieurs les missionnaires T. Arbousset et F. Daumas au nord des Bassoutos, Morija (Lesotho), Journal des Missions Evangéliques, 1836. © Défap-service protestant de mission.

Figure 3 ter. Arbousset T., Daumas F., 1836, Carte pour servir à l'intelligence de la Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du Cap de Bonne-Espérance, Morija (Lesotho). Archives iconographiques de la Société des missions évangéliques de Paris (SMEP), Bibliothèque du Défap, INV 63 – cote AFR 49. © Défap-service protestant de mission.

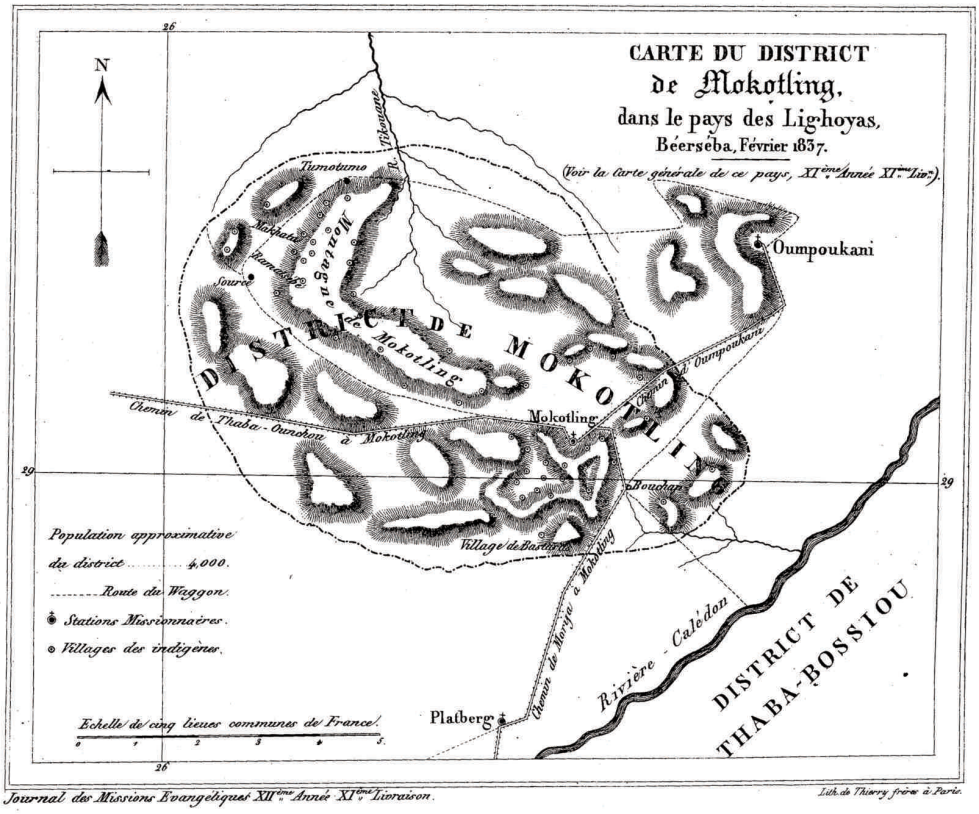

Figure 4 : Daumas F., Carte du district de Mokotling dans le pays des Lighoyas, Béerséba (Lesotho), février 1837, Archives iconographiques de la Société des missions évangéliques de Paris (SMEP), Bibliothèque du Défap, INV 551 – cote AFR 454 – B. 219. [Carte manuscrite]. © Défap-service protestant de mission.

Figure 4 bis. Daumas F., 1837, Carte du district de Mokotling dans le pays des Lighoyas, Béerséba (Lesotho), Journal des Missions Evangéliques, 1837. © Défap-service protestant de mission.

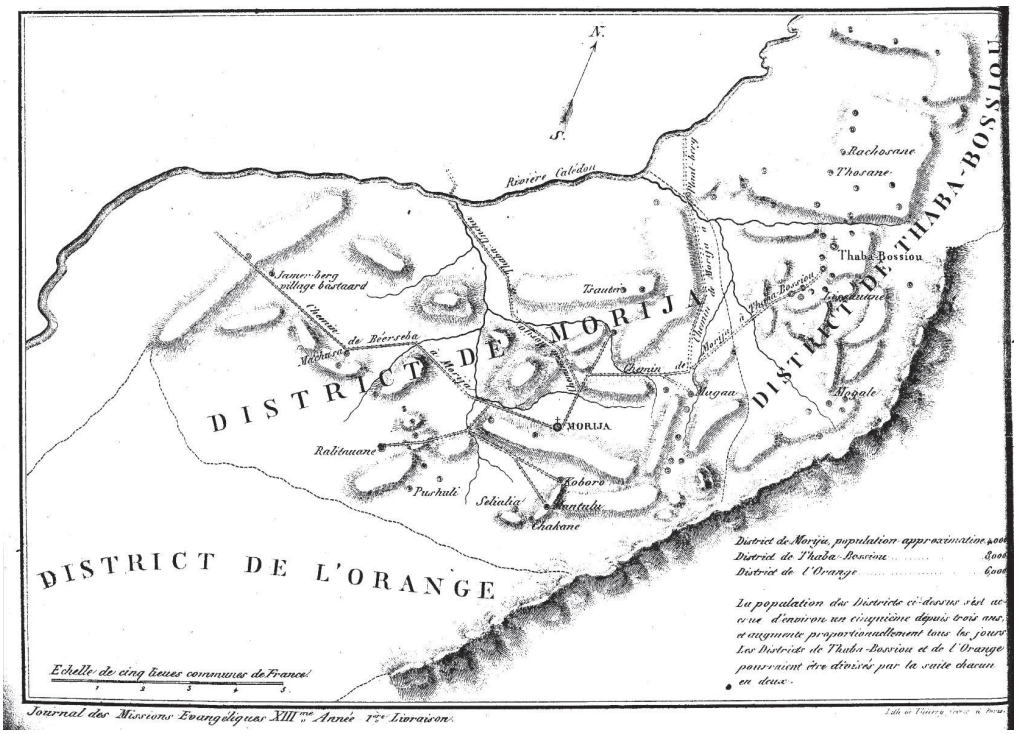

Figure 5 : Missionnaires de Morija, 1838, Carte des districts de Morija, de Thaba-Bossiou et de l'Orange, Morija (Lesotho), Journal des Missions Evangéliques, 1838. © Défap-service protestant de mission.

Figure 6 : Krüger FH., 1882, Essai de carte du Lessouto, Lesotho, Journal des Missions Evangéliques, 1883.
© Défap-service protestant de mission.